

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1921-1922 - N° 132

DE L'ÉTAT MENTAL DE BAUDELAIRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le vendredi 19 mai 1922

PAR

Robert-Didier-Henri-Bernard JACQUEMET

Né à Angers (Maine-et-Loire), le 22 octobre 1891

Examineurs de la Thèse	{	MM. CRUCHET, professeur.....	Président.
		MOUSSOUS, professeur.....	Juges
		LE DANTEC, professeur.....	
		ANDÉRODIAS, agrégé.....	

*Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites
sur les diverses parties de l'enseignement médical.*

BORDEAUX

IMPRIMERIE A. SAUGNAC & E. DROUILLARD

3, Place de la Victoire, 3

1922

THÈSE

POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

UNIVERSITE DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1921-1922 — N° 132

DE L'ÉTAT MENTAL DE BAUDELAIRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le vendredi 19 mai 1922

PAR

Robert-Didier-Henri-Bernard JACQUEMET

Né à Angers (Maine-et-Loire), le 22 octobre 1891



Examineurs de la Thèse

{	MM. CRUCHET, professeur.....	Président.
	MOUSSOUS, professeur.....	{ Juges.
	LE DANTEC, professeur.....	
	ANDÉRODIAS, agrégé.....	

*Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites
sur les diverses parties de l'enseignement médical.*

BORDEAUX

IMPRIMERIE A. SAUGNAC & E. DROUILLARD

3, Place de la Victoire, 3

1922

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS, *doyen*.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. LANELONGUE, BADAL, JOLYET, PITRES, GUILLAUD.

PROFESSEURS :

	MM.		MM.
Clinique médicale	ARNOZAN.	Médecine expérimentale....	FERRÉ.
	CASSAET.	Clinique ophtalmologique...	LAGRANGE.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique chirurgicale infan-	
	VILLAR.	tile et orthopédie	DENUCE.
Pathologie et thérapeutique générales....	CRUCHET.	Clinique gynécologique.....	BÉGOUIN.
Clinique d'accouchements....	RIVIÈRE.	Clinique médicale des mala-	
Anatomie pathologique et microscopie clinique	SABRAZES.	dies des enfants.....	MOUSSOUS.
Anatomie	PICQUÉ.	Chimie biologique et médicale.....	DENIGES.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL	Physique pharmaceutique...	SIGALAS.
Physiologie	PACHON.	Médecine coloniale et Clini-	
Hygiène	AUCHÉ.	que des maladies exotiques.	LE DANTEC.
Médecine légale et déontologie	VERGER.	Clinique des maladies cuta-	
Physique biologique et clini-	BERGONIE.	nées et syphilitiques	W. DUBREUILH.
que d'électricité médicale,		Clinique des maladies des	
Chimie	CHELLE.	voies urinaires.....	POUSSON.
Botanique et matière médicale	BEILLE.	Clinique des maladies nerveuses et mentales.	ABADIE.
Pharmacie	DUPOUY.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURE.
Zoologie et parasitologie, ...	MANDOUL.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	BARTHE.

MM. PRINCETEAU. Chargé d'un cours d'Anatomie.
 GUYOT..... Chargé d'un cours de Pathologie externe.
 LABAT..... Chargé d'un cours de Pharmacie chimique.

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie et embryologie....	N...		LEURET.
	N...	Médecine générale.....	DUPÉRIÉ.
Histologie.....	LACOSTE (chargé).		CREYX.
Physiologie	DELAUNAY.	Maladies mentales	MICHELEAU.
Anatomie pathologique	MURATET.	Médecine légale.....	PERRENS.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS (chargé)		LANDE.
	N...	Chirurgie générale	ROCHER.
Physique biologique et médicale.....	RÉCHOU.		DUVERGEY.
Chimie biologique et médicale	N...		PAPIN.
		Obstétrique.....	PERY.
Médecine générale.....	PETGES.		FAUGÈRE.
	CARLES.	Ophtalmologie	TEULIÈRES
	MAURIAC.	Pharmacie	N...

CHARGÉS DE COURS :

Cours de clinique dentaire.....	MM. CAVALIÉ.
Cours complémentaire de Thérapeutique et Pharmacologie	CARLES.
Cours complémentaire de Médecine opératoire	VENOT.
Cours complémentaire d'Accouchements	PERY.
Cours complémentaire d'Ophtalmologie	CABANNES.
Cours complémentaire de Puériculture	ANDÉRODIAS.
Cours complémentaire de Climatologie et Hydrologie médicale	SELLIER.
Cours complémentaire de Démonstrations et préparations pharmaceutiques	LABAT.
Cours complémentaire de Chimie.....	RANGIER.
Cours complémentaire de Vénérologie.....	PETGES.
Cours complémentaire de Pathologie interne	MAURIAC.
Cours complémentaire d'orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du	
travail, les mutilés de guerre et les infirmes	ROCHER.
Cours complémentaire annexe. - Prothèse et rééducation professionnelle	GOURDON.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MA GRAND'MÈRE

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

A MON ONCLE ET A MA TANTE

A MES FRÈRES

A LA MÉMOIRE DE MES CAMARADES

TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR

MEIS ET AMICIS

A MES MAITRES DES HOPITAUX ET DE LA FACULTÉ

MONSIEUR LE PROFESSEUR ARNOZAN

MONSIEUR LE PROFESSEUR W. DUBREUILH

MONSIEUR LE PROFESSEUR AUCHÉ

MONSIEUR LE PROFESSEUR PRINCETEAU

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ VENOT

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ PETGES

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ MAURIAC

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE DOCTEUR RENÉ CRUCHET

PROFESSEUR DE PATHOLOGIE ET THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALES

MÉDECIN DES HÔPITAUX

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

CROIX DE GUERRE

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

INTRODUCTION

« Avec ce diable d'homme, le grand problème est toujours de savoir où le comédien commence. »

C'est ainsi que Baudelaire s'est décrit dans une de ses nouvelles sous les traits de Samuel Cramer, son héros.

« Chaste comme le papier, écrit-il encore dans une préface de *« Fleurs du Mal »*, sobre comme l'eau, porté à la dévotion comme une communiant, inoffensif comme une victime, il ne me déplairait pas de passer pour un débauché, un ivrogne, un impie et un assassin. »

Que doit-on retenir de ces lignes ? Faut-il ne voir dans l'écrivain que le mystificateur qui a toujours abusé de la crédulité de son lecteur, comme d'aucuns l'ont prétendu ; faut-il, au contraire, ne voir en lui que le fou mégalomane tel qu'il a été jugé par Lombroso ?

Il nous semble qu'après avoir étudié son œuvre, en connaissant les détails de son existence, ses habitudes, ses goûts, on peut avoir une connaissance exacte de son caractère et de son tempérament. Ce n'est pas attaquer le génie du poète que de signaler ses tares physiques et ses défaillances cérébrales. Fut-il ou non un toxicomane et un névrosé, c'est la double question à laquelle nous nous proposons de répondre dans cette étude.

CHAPITRE PREMIER

La Vie de Baudelaire

Sans vouloir entreprendre la biographie de Baudelaire, il ne nous paraît pas inutile de rappeler brièvement les faits principaux de son existence.

Charles-Pierre Baudelaire naquit à Paris le 9 avril 1921 et y mourut le 31 août 1867 à l'âge de quarante-six ans. Son père, Joseph-François Baudelaire, mourut en 1827, âgé de soixante-huit ans. Sa mère, plus jeune de trente-cinq ans que son mari, se remaria en 1828 avec le commandant Aupick, depuis général et ambassadeur, et mourut après son fils, hémiplégique. Le poète eut un frère Claude, né d'un premier mariage de son père, qui mourut paralysé.

Il fit ses études, d'abord au collège de Lyon, puis au lycée Louis le Grand à Paris, d'où il fut chassé, dit-on, pour une aventure où l'inversion sexuelle aurait joué un rôle. Il séjourna à Paris, après avoir passé son baccalauréat, jusqu'en 1841, menant la vie de bohème au quartier latin, écrivant dans des petites revues d'avant-garde, dépensant en débauches et pour sa toilette le peu d'argent que sa famille voulait bien lui donner.

En 1841, au mois de mai, son beau-père le fit embarquer sur un navire en partance pour les Indes. Nous dirons plus loin la raison probable qui détermina le général Aupick à envoyer au loin notre poète. Quoi qu'il en soit, Baudelaire n'alla pas plus loin que l'île Maurice et revint à Paris en 1842. Majeur, il se fit rendre ses comptes par

son beau-père et s'installa à Paris à l'hôtel Pimodan où il vécut presque fastueusement.

Il séjourna à Paris jusqu'en 1864 et publia, outre des critiques d'art, les « Fleurs du Mal » en 1857, les « Paradis Artificiels » en 1861, les « Poèmes » en prose et la plus grosse partie de sa traduction des « Contes d'Edgard Poe ».

Avec son genre d'existence il dissipa vite son capital et il fut de bonne heure réduit aux expédients. Toute sa vie il se plaignit du manque d'argent et ses lettres à sa mère sont pleines de doléances à ce sujet. Les dettes l'accablent et, en 1844, on lui inflige un conseil judiciaire.

Il a, depuis 1842, une liaison avec une mulâtresse figurante de théâtre, Jeanne Duval, dont il n'arriva jamais à se débarrasser et qui l'exploita jusqu'à sa mort.

Sa santé devient de plus en plus mauvaise; les excès de tout genre l'ont affaibli; ses embarras d'argent deviennent plus pressants et il s'enfuit de Paris au printemps 1864 pour se réfugier à Bruxelles. Mais là, misère, maladie, détresse morale ne font qu'augmenter. Au bout de dix-huit mois de séjour à Bruxelles, interrompu par une fuite à Honfleur, auprès de sa mère impuissante à le tirer d'embarras, les symptômes graves se multiplient, mais l'argent lui manque pour se procurer les remèdes indispensables. Ses journaux intimes, sa correspondance nous révèlent sa détresse, ses aspirations morales et religieuses, ses efforts pour réagir et pour lutter. Mais, voici la catastrophe. Au début de mars 1866, en visitant, à Namur, l'église de Saint-Loup, il est pris d'un évanouissement. Puis l'aphasie se déclare, la paralysie s'étend. Après un séjour dans un hôpital, sa mère le ramène à Paris où il entre dans une maison de santé, végétant jusqu'au printemps de l'année suivante. Puis, subitement, la maladie s'accélère et, le 31 août 1867, Charles Baudelaire meurt.

Nous reparlerons plus tard de cette maladie, nous en indiquerons les symptômes et essaierons d'en donner un diagnostic.

CHAPITRE II

La Toxicomanie de Baudelaire

Baudelaire chercha-t-il l'inspiration dans les excitants ? Certains l'ont prétendu, qui virent même la cause de sa mort dans l'excès d'opium ou de haschisch auquel le poète s'était livré, d'abord par singularité, ensuite par l'entraînement fatal qu'exercent ces drogues funestes. Théophile Gautier, dans sa préface célèbre des « Fleurs du Mal » a protesté contre cette opinion. Pour lui la maladie de Baudelaire n'eut d'autres causes que les fatigues, les ennuis, les chagrins et les embarras inhérents à la vie littéraire. « Qu'il ait essayé, dit-il, une ou deux fois du haschisch comme expérience physiologique, cela est possible et même probable, mais il n'en a pas fait un usage continu. »

Citant cette phrase par laquelle Baudelaire indique que « L'homme n'est pas si abandonné de moyens honnêtes pour gagner le ciel qu'il soit obligé d'invoquer la pharmacie et la sorcellerie », il lui paraît difficile d'admettre que le poète, malgré ses penchants sataniques, ait rendu de fréquentes visites aux paradis artificiels.

Il se peut, en effet, que depuis son initiation au Club des Haschischins, à l'hôtel Pimodan, en 1849, Baudelaire n'ait repris du chanvre indien qu'à titre d'exception. Il raconte cependant qu'il tient d'un pharmacien une recette pour composer soi-même du haschisch. Peut-être ce pharmacien est-il celui qui avait demandé à l'éditeur de Baudelaire, Poulet-Malassis, d'annoncer au bas d'une page de son

auteur, une certaine marque de haschisch qu'il fabriquait. Cette publicité aurait été payée à l'éditeur par la souscription de deux cents exemplaires ; finalement, et sur la volonté de Baudelaire, le projet fut abandonné.

S'il n'usa pas régulièrement du haschisch, Baudelaire fut-il opiomane ? Les études du Dr Dupouy, du Dr Cabanes, prouvent qu'il a usé et abusé de ce toxique. Il a certainement connu, pour les avoir si bien décrites, les béatitudes de l'opium.

« L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes
Allonge l'immensité
Approfondit le temps, creuse la volupté
Et de plaisirs noirs et mornes
Remplit l'âme au delà de sa capacité. »

Dans une lettre à Poulet-Malassis, le 18 février 1859, il écrit : « Je suis bien noir mon cher, et je n'ai pas apporté d'opium, et je n'ai pas d'argent pour payer mon pharmacien à Paris. » Et encore dans cette lettre à M. Ancelle, le 26 décembre 1865 : « J'ai un peu de vague dans la tête, du brouillard, et de la distraction. Cela tient à l'usage de l'opium, de la digitale, de la belladone et de la quinine. Un médecin que j'ai fait venir ignorait que j'avais fait autrefois un long usage de l'opium ; c'est pourquoi il m'a ménagé, et c'est pourquoi j'ai été obligé de doubler et de quadrupler les doses. »

A sa mère, il écrit le 17 février 1866 : « Quant à l'opium, tu sais que j'en ai eu l'habitude pendant plusieurs années. » Et dans un de ses poèmes en prose ne parle-t-il pas de la fiole de laudanum comme « d'une vieille et terrible amie, hélas ! féconde en caresses et trahisons. ».

Il a connu l'opium avant de traduire Thomas de Quincey. « de Quincey, dit-il, est un auteur affreusement conversationniste et digressionniste et ce n'est pas une petite affaire que de donner à ce résumé une forme dramatique et d'y introduire l'ordre. De plus il s'agissait de fondre mes

sensations personnelles avec les opinions de l'auteur original et d'en faire un amalgame dont les parties fussent indiscernables. »

Qu'il ait été opiomane, cela ne fait aucun doute. Qu'il l'ait été régulièrement, il semble que non; il a certainement tenté plusieurs fois de secouer le joug de l'opium. « L'horreur que j'ai depuis longtemps de l'opium, écrit-il à sa mère le 22 décembre 1865, m'a empêché d'en faire usage, mais dans deux ou trois jours, si cela continue, j'en essaierai à nouveau. »

De quelle manière absorbait-il le toxique ? Il est difficile de le savoir. Il est probable que tel de Quincey et Coleridge, il buvait du laudanum.

Fut-il alcoolique ? Nadar prétendait ne l'avoir jamais vu vider une demi-bouteille de vin pur. Maxime du Camp, d'un avis contraire, est plus près de la vérité. Dans un de ses poèmes en prose il conseille cette boisson à qui veut oublier les misères humaines : « Pour ne pas sentir l'horrible fardeau qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve — mais de quoi ? — de vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous. » Ce penchant pour le vin qui

« Sait revêtir le plus sordide bouge
D'un luxe miraculeux »

il l'exprime maintes fois :

« Le vin rend l'œil plus clair et l'oreille plus fine »

et encore :

« Tu lui verses l'espoir, la jeunesse et la vie
— Et l'orgueil, ce trésor de toute gueuserie
Qui nous rend triomphants et semblables aux Dieux. »

Quant aux liqueurs fortes il paraît ne s'y être adonné que dans les derniers temps. Une lettre de son éditeur du 9 avril 1866 nous montre que « contre l'avis des médecins et les prières de ses amis, il a continué à user et abuser

d'excitants. Sa volonté était si faible à cet égard contre ses habitudes qu'on ne mettait plus chez moi d'eau-de-vie, pour qu'il n'en but pas. Autrement son désir était irrésistible. »

Fut-ce pour secouer une imagination rétive que Baudelaire eut recours aux excitants. Nous ne le pensons pas et nous dirons plus loin les raisons de son goût pour les toxiques.

Ce qui est certain c'est qu'il mit en garde les amateurs de sensations fortes contre le danger auquel ils s'exposent, il n'a pas cherché à recruter les adeptes, indiquant à tous au contraire les dangers des toxiques. « Il est défendu à l'homme, sous peine de déchéance et de mort intellectuelle, de déranger les conditions primordiales de son existence et de rompre l'équilibre de ses facultés avec les milieux où elles sont destinées à se mouvoir, en un mot de déranger son destin pour y substituer une fatalité d'un nouveau genre ». Il supplie le lecteur de ne pas croire aux réalités de ces prétendus paradis, il veut le convaincre que « le haschisch ne révèle à l'individu rien que l'individu même ». Il cite l'exemple de Balzac, qui malgré sa curiosité : repousse la cuillère de Dawamesk qui lui est offerte, sa fierté ne pouvant consentir à l'abdication de sa volonté.

« Celui qui aura recours au poison pour penser ne pourra bientôt plus penser sans poison » et quoiqu'ayant lui-même cédé à la tentation et à l'habitude des toxiques, il raille celui qui « a voulu créer le paradis par la pharmacie, par les boissons fermentées, semblable à un maniaque qui remplacerait des meubles solides et des jardins véritables par des décors peints sur toile et montés sur châssis ». Et il rapproche « l'ivresse solitaire et concentrée du littérateur qui, ayant découvert dans l'opium une source de jouissances morbides, en fait peu à peu son unique hygiène et comme le soleil de sa vie spirituelle » de « l'ivrognerie la plus répugnante des faubourgs, qui le cerveau plein de flamme et de gloire, se roule ridiculement dans les ordures de la route. »

Ailleurs il est plus explicite. « Travail immédiat même mauvais, vaut mieux que rêverie » et dans « Mon Cœur mis à nu » il recommande d'« obéir aux principes de la plus stricte sobriété dont le premier est la suppression de tous les excitants ». Loin d'être un apôtre du vice et de l'orgie, le poète, « broyeur de poisons », a tenu dans ses « Paradis Artificiels », ainsi que le remarque le Dr Dupouy, « le langage d'un hygiéniste et d'un moraliste » et ses « Fleurs du Mal » sont « les douloureuses lamentations d'un malade qui s'est déchiré le cœur pour montrer sa souffrance, que rien n'a pu calmer ».

Pourquoi Baudelaire devint-il toxicomane ? Quincey prit de l'opium pour calmer des névralgies intolérables. Colridge fut un intoxiqué périodique, victime d'obsessions impulsives liées à une psychose constitutionnelle. Poe un type de parfait dipsomane « Baudelaire se contente d'être un déséquilibré aux goûts bizarres, aux caprices originaux, aux désirs excentriques, à la volonté molle et défaillante, qui devait se laisser entraîner par un appât délicat et glisser dans une servitude de plaisirs élégants et raffinés, impuissant à remonter le courant, une fois l'habitude prise. — Dupouy ». Il souffrait d'une annihilante maladie de la volonté : « comme il est difficile non pas de penser un livre, mais d'écrire sans lassitude ». « Je suis attaqué d'une effroyable maladie, je veux dire la rêverie, le marasme, le découragement et l'indécision ». Peut-être fut-ce pour secouer cette torpeur, pour lutter contre cette aboulie, qu'il eut recours aux excitants, principalement à l'opium, ce en quoi il se trompait.

CHAPITRE III

La Névrose de Baudelaire

Peut-on, à la lecture de son œuvre, se faire une idée du caractère de Baudelaire, avoir une notion de sa psychologie ? Dans une étude fameuse, Brunetière, non content de le déclarer mauvais poète, a soutenu que son œuvre en entier n'était que mensonge : « Pessimisme, sadisme et satanisme, tout cela chez lui, pour user une fois du seul mot qui convienne, n'est que des poses ; il n'y a de sincère en lui que le désir d'étonner. Jamais personne au monde n'a menti comme Baudelaire, il était né menteur, et de ces menteurs vaniteux dont le mensonge a toujours soin d'avoir quelque air de vraisemblance ou de probabilité. C'était plus qu'un plaisir, c'était une volupté pour lui que de se calomnier, mais en se calomniant, il composait son personnage, et ce personnage avait fini par devenir conforme, non pas du tout à son vrai caractère, mais à celui qu'il voulait qu'on lui crût. »

D'autres critiques, non suspects cette fois de partialité contre Baudelaire, ont exprimé une idée à peu près analogue. « Il y eut toujours chez l'auteur des " Fleurs du Mal ", écrivent MM. A. Séché et J. Bertaut, un curieux mélange de retenue et de laisser-aller ; dans l'un et l'autre cas d'ailleurs, il entraît une large part de snobisme volontaire. Obéissant évidemment à un penchant naturel, il est cependant certain que rien de ses poses n'était livré au hasard : originalité de costume et excentricité de pensée,

tout cela avait été calculé dans un but nettement déterminé : étonner ! Etonner sera la plus grande préoccupation de Baudelaire, toute sa vie ; ce sera aussi le principal travers de son caractère. A force de porter le masque diabolique qu'il se plut à modeler, il faussa complètement sa véritable physionomie, il imposa en quelque sorte une image erronée de lui-même. Plus que quiconque, il a contribué à établir cette légende baudelairienne dont nous avons parlé, c'est lui qui a dessiné son portrait de demi-fou, sous lequel il nous est peu aisé, présentement, de découvrir sa réelle personnalité. »

Sans doute la mystification, Baudelaire s'y livra comme beaucoup d'auteurs de cette époque dans leur désir d'épater le bourgeois. Ce besoin de se singulariser Baudelaire le poussa jusqu'à accomplir des actes qui nous paraissent grotesques, celui de se teindre les cheveux en vert, par exemple, à prononcer en public des phrases dont nous ne goûtons guère l'esprit : « Quand j'eus tué mon pauvre père. » « Avez-vous mangé de la cervelle de petit enfant ? Elle a un arrière-goût de noisette ».

Mais rappelons que ce besoin de se distinguer de ses semblables a été relevé par Lombroso comme un signe permettant de conclure à la folie de l'écrivain. Mais n'oublions pas aussi que Baudelaire était un opiomane et que comme tous ces toxicomanes il était parfois enclin à travestir la vérité.

Faut-il ne voir que mensonge dans son œuvre ? Nous ne le pensons pas et ce n'est pas l'avis non plus de plusieurs critiques qui l'ont bien étudié : « Baudelaire, écrivent A. de la Fizelière et G. Decaux, a toujours mis son for intérieur à découvert ; il n'a pas plus déguisé les secrets de son inspiration qu'il n'a caché les intimités de sa pensée, et il semble avoir pris, avec préméditation, le soin de se dévoiler à toute occasion devant ses futurs historiens. Baudelaire est tout entier dans ses écrits, il n'a pas tracé une ligne, il n'a pas ciselé un vers qui ne fussent le miroir

limpide où se reflétait l'état présent de son âme. »

« Fils d'un siècle au sang appauvri, il appréciait, ajoute Pierre Caume, le charme des choses malades. Son âme instinctivement triste, s'abîmait délicieusement dans les mélancolies de notre civilisation décrépite. Il détestait la nature fraîche et saine et ne la comprenait que fanée et décolorée. Sans aucun doute il y avait parfait accord entre son cœur et l'objet de sa passion. » Et Paul Bourget apportant aussi son témoignage : « C'est Lamennais qui s'écria un jour : « Mon âme est née avec une plaie. » Baudelaire aurait pu s'appliquer cette phrase. Il était d'une race condamnée au malheur. »

Nous partageons l'opinion du Dr Cabanès qui a si bien étudié le « cas Baudelaire », que toute œuvre reflète une part de la sensibilité de son auteur. La névrose de Baudelaire nous apparaît évidente à travers ses écrits, et loin d'avoir été poussé par le besoin de se singulariser par le choix de ses sujets, nous pensons, ainsi que Th. Gautier, que « s'il a si souvent traité des sujets hideux, répugnants, maladifs, c'est par cette sorte de fascination qui fait descendre l'oiseau magnétisé vers la gueule du serpent. »

*
* *

Baudelaire sentit de bonne heure « se tordre en lui des hérédités douloureuses ». « J'ai un tempérament exécrable par la faute de mes parents. Je m'effiloche à cause d'eux. Voilà ce que c'est que d'être l'enfant d'une mère de vingt-sept ans et d'un père de soixante-deux. Union disproportionnée, pathologique, sénile. Pense donc, trente-cinq ans de différence. » « Tu me dis que tu fais de la physiologie avec Claude Bernard, écrit-il à un ami, demande donc à ton maître ce qu'il pense du fruit hasardeux d'un tel accouplement ». Dans un de ses journaux intimes « Fusées » il ajoute : « Mes ancêtres idiots ou maniaques, dans des appartements solennels, tous victimes de terribles passions ».

Dans son enfance il était sujet à des hallucinations, ses camarades le représentent comme violent et mélancolique à la fois. Il signale lui-même ses « lourdes mélancolies », ses batailles avec ses condisciples et ses maîtres. Dans une lettre à sa mère il parle de son « affreux tempérament qui n'est que ruse et violence », et lui raconte qu'au cours d'une dispute avec sa maîtresse, Jeanne Duval, il lui a ouvert la tête avec une console. Il se félicite de n'avoir pas d'armes chez lui. S'il prend part aux journées de février 1848, c'est surtout poussé par la haine qu'il avait vouée à son beau-père qui incarnait alors à ses yeux l'autorité, l'ordre établi. Ne le rencontra-t-on pas un fusil sur l'épaule, voulant aller tuer le général Aupick ? La société de son temps, il n'avait que mépris pour elle « le monde est fait de gens qui ne peuvent penser qu'en commun, en bandes », individualiste il ne pouvait admettre la tyrannie des majorités. Le progrès pour lui n'est qu'une décadence, c'est la « grande hérésie de la décrépitude », en cela il se rapprochait de Poe, pour qui il avait tant d'admiration.

Dans ses écrits apparaît souvent « le spleen le plus âcre et le plus corrosif qui ait depuis longtemps jailli d'une âme humaine (P. Bourget) ». Son âme erre

« Avec la triste voix d'un fantôme frileux »

et en lui

. « l'espoir
Vaincu pleure et l'Ange atroce, despotique
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir ».

Il est tel un

« Vieux cheval dont le pied à chaque obstacle butte ».

L'existence quotidienne lui apparaît triste et morne :

« C'est que demain, hélas, il faudra vivre encore
Demain, après-demain et toujours. »

« la Vie, l'insupportable, l'implacable Vie » « et hue donc,

bourrique ! sue donc, esclave ! Vis donc, damné ! ». L'ennui « le monstre le plus sinistre parmi tous ceux qui hantent notre pensée », prend chez lui « les proportions de l'immortalité », l'ennui « le plus laid, le plus méchant, le plus immonde » de nos vices, l'ennui incarnation du démon lui-même

« C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent ».

l'ennui monstre délicat.

. « l'œil chargé d'un pleur involontaire
Il rêve d'échafauds en fumant son houka ».

Il a horreur de la condition humaine, le sort réservé au poète

« Exilé sur le sol au milieu des huées »

ne lui inspire que dégoût et tristesse

« Ah ! Seigneur donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût »

et ailleurs

« Je jalouse le sort des plus vils animaux
Qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide
Tant l'écheveau du temps lentement se dévide. »

Il cherche alors des sensations inédites, dont la volupté soit assez puissante pour parer son existence de nouveaux attraits et fouetter son sang de nouveaux désirs. Ces voluptés les possédera-t-il par le vin ?

« Partons à cheval sur le vin
Pour un ciel féérique et divin »

ou plutôt par l'opium ? tels

« . . . les moins sots, hardis amants de la Démence
Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin
Et se réfugiant dans l'opium immense ».

Sortira-t-il ainsi de la vie « hôpital où chaque malade est

possédé du devoir de changer de lit », pour aller n'importe où hors du monde, où tout soit « ordre et beauté, luxe calme et volupté ». Il semble que l'enchantement n'est que de courte durée et qu'il n'ait trouvé qu'un fugitif et illusoire répit, « une oasis d'horreur dans un désert d'ennui. » « Le vin et le laudanum font passer le temps mais ne refont pas la vie » écrit-il, et de jour en jour « la tristesse monte en lui comme la mer ». Ses nuits sont pleines de cauchemars, à moins que l'insomnie ne le visite.

« J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou
Tout plein de vague horreur menant on ne sait où
Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres,
Et mon esprit toujours du vertige hanté
Jalouse du néant l'insensibilité. »

et le vertige, saisissant son âme, le pousse

« Vers un gouffre obscurci de miasmes humains... ».

Les hallucinations l'obsèdent. Dans l'enfer où il descend il voit luire les larges yeux phosphorescents des « monstres visqueux », il glisse sur de longs vers, « des crapauds imprévus et des froids limaçons », il roule en des ravins hantés « des chats pards et des onces », il met le pied en des tombes arides où « la vipère fait ses petits ».

Ne faut-il pas voir dans ces représentations d'animaux qui s'imposent à lui, un signe d'intoxication alcoolique ou le résultat de crises dues à la privation d'opium ?

Quel sera donc le remède à toutes ces souffrances ? La mort. On sait que par moments il eut l'idée fixe du suicide, peut-être dans des instants où la privation d'opium, qu'il ne pouvait se procurer, le faisait cruellement souffrir. Il essaya une fois de se tuer, le 30 juin 1845. « Je me tue parce que je suis inutile aux autres et dangereux à moi-même. Je me tue parce que je me crois immortel et que j'espère. » D'autres lettres à sa mère, le 1 et le 6 août 1861, montrent qu'il a souvent cette même idée dans la tête.

Écoutons le poète dans son invocation :

O Mort ! vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre
Ce pays nous ennuie O Mort ! Appareillons
.
Verse-nous ton poison, pour qu'il nous réconforte.
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, enfer ou ciel, qu'importe,
Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau. »

Seul l'appétit de la mort le met d'ailleurs en joie

« O vous, noirs compagnons, sans oreilles et sans yeux
Voyez venir à vous un mort libre et joyeux. »

Il aime « le tombeau confident de mon rêve infini »
il a une prédilection pour tout ce qui touche la mort.

« Les vastes nuages en deuil
Sont les corbillards de mes rêves. »

ou bien :

« Vers un cimetière isolé
Mon cœur comme un tambour voilé
Va battant des marches funèbres. »

et encore :

« Dans le suaire des nuages
Je découvre un cadavre cher,
Et sur les célestes rivages
Je bâtis de grands sarcophages. »

* * *

On a prétendu souvent que Baudelaire était mort vierge. Il faut définitivement abandonner cette légende. Il eut des aventures nombreuses, et il manifestait un goût particulier pour les disgraciées de la nature : « Ce qui n'est pas légèrement difforme a l'air insensible, d'où il suit que l'irrégularité, c'est-à-dire l'inattendu, la surprise, l'étonnement sont une partie essentielle et la caractéristique de la beauté ».

Une de ses premières favorites fut une juive nommée Sarah Louchette, c'est d'elle dont il s'agit dans ces vers, qui indiquent ses goûts :

« Elle louche, et l'effet de ce regard étrange,
Qu'ombragent des cils noirs plus longs que ceux d'un ange
Est tel que tous les yeux pour qui l'on s'est donné
Ne valent pas pour moi son œil juif et cerné.
Elle n'a que vingt ans, sa gorge déjà basse
Pend de chaque côté comme une calebasse.
Et pourtant me trainant chaque nuit sur son corps
Ainsi qu'un nouveau-né je la tette et la mords. »

A son retour des Indes il eut comme maîtresse, ainsi que nous l'avons déjà dit, la mulâtresse Jeanne Duval, la « Vénus Noire » à qui il adressa plusieurs poèmes et à qui il dédia les « Paradis Artificiels ».

Qu'il ait connu la femme, cela ne fait aucun doute, et cette épitaphe, qu'il composa en 1841, le montre clairement :

« Ci-git qui, pour avoir trop aimé les gaupes
Descendit jeune encore au royaume des taupes. »

A dire vrai il manifestait un réel mépris pour les femmes, « instruments de cuisine ou objets de prostitution », « animaux qu'il faut enfermer, battre et bien nourrir ». « La femme esclave vile, orgueilleuse et stupide, sans rire, s'adorant et s'aimant sans dégoût. » Il parlait toujours de leur bêtise, de leur « éternelle niaiserie ». « Vous avez l'âme belle, écrivait-il à l'aimée du moment, mais vous avez l'âme féminine. » Et ailleurs : « Nous aimons les femmes à proportion qu'elles nous sont plus étrangères. Aimer les femmes intelligentes est un plaisir de pédéraste ». Il ne leur demandait d'ailleurs que de lui rendre

« L'univers moins hideux et les instants moins lourds »

et il leur savait gré de la volupté qu'il ressentait par elles : « Qu'est-ce que l'enfant aime si passionnément dans sa mère, dans sa bonne, dans sa sœur aimée ? Est-ce simple-

ment l'être qui le nourrit, le peigne, le lave et le berce ? C'est aussi la caresse et la volupté sensuelle. Pour l'enfant, cette caresse s'exprime à l'insu de la femme, par toutes les grâces de la femme. Il aime donc sa mère, sa sœur, sa nourrice, pour le chatouillement agréable du satin, de la fourrure, pour le parfum de la gorge et des cheveux... pour tout le *mundis muliebris*, commençant à la chemise et s'exprimant même par le mobilier où la femme met l'empreinte de son sexe. » Que lui importe « sa bêtise ou son indifférence » puisqu'il ne veut attacher d'importance qu'à l'extérieur, qu'à la forme dans ce qu'elle a de plus insaisissable, de plus susceptible, de mille interprétations diverses.

« Masque ou décor, salut ! j'adore ta beauté. »

L'amour raisonnable, bourgeois, le mariage, la famille le laissent indifférent. Il exècre la jeune fille en qui il ne trouve que « la plus grande imbécillité unie à la plus grande dépravation », il y a en elle « toute l'abjection du voyou et du collégien. » Combien il préfère ces « femmes damnées » et « chercheuses d'infini » à qui il réserve toute sa pitié.

Il ne veut pas voir dans l'amour un agent de reproduction, il parle des « hideurs de la fécondité » la grossesse pour lui étant une « maladie d'araignée ».

Son goût pour les jouissances rares devait l'entraîner à des fantaisies bizarres auxquelles il affecta parfois de mêler une pointe de sadisme. Témoin cette aventure souvent rappelée ; il exprime à une femme très belle son désir de la voir pendue au plafond par les poignets et de lui embrasser alors son pied nu. Le baiser du pied apparaît dans une de ses poésies comme l'équivalent de l'acte sexuel.

Incontestablement c'était un algomane pour qui la volupté mêle « l'amour avec la barbarie ». Il rêve dans un poème de prendre les sept péchés capitaux comme sept couteaux pour les tourner vers sa maîtresse et les planter

dans son « cœur pantelant ». Il aime que chez sa maitresse les « pleurs ajoutent un charme au visage », que « les sanglots retentissent comme un tambour qui bat la charge ». Dans ce poème « Une martyre » il se complait dans les détails à la fois voluptueux et sanglants :

« Sur le lit, le tronc nu sans scrupules étale
Dans le plus complet abandon,
La secrète splendeur et la beauté fatale
Dont la nature lui fit don.
Un bas rosâtre, orné de coins d'or, à la jambe
Comme un souvenir est resté ;
La jarrettière, ainsi qu'un œil secret qui flambe
Darde un regard diamanté. »

La curiosité du poète s'exacerbant, il cherche, il veut pénétrer le mobile de ce mystère :

« Le singulier aspect de cette solitude
Et d'un grand portrait langoureux,
Aux yeux provocateurs comme son attitude
Révèle un amour ténébreux.

.

L'homme vindicatif que tu n'as pu vivante
Malgré tant d'amour assouvir
Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante
L'immensité de son Désir ?
Réponds-cadavre impur ! et par tes tresses roides,
Te soulevant d'un bras fiévreux
Dis-moi tête effrayante, a-t-il sur tes dents froides
Collé les suprêmes adieux. »

Si ce n'est là du sadisme, cela y ressemble fort.

Il représentait l'Eros antique, sous l'apparence d'un « démon aux yeux cernés par la débauche et l'insomnie, traînant, comme un spectre ou un galérien, des chaînes bruyantes à ses chevilles et secouant, d'une main, une fiole de poison, de l'autre le poignard sanglant du crime ». Sa définition de l'amour est réelle de sadisme. « Je crois que

j'ai déjà écrit dans mes notes que l'amour ressemblait fort à une torture ou à une opération chirurgicale. Mais cette idée peut être développée de la manière la plus amère. Quand même les deux amants seraient très épris et très pleins de désirs réciproques, l'un des deux sera toujours plus calme ou moins possédé que l'autre. Celui-là où celle-là c'est l'opérateur ou le bourreau, l'autre c'est le sujet, la victime. Entendez-vous ces soupirs, prélude d'une tragédie de déshonneur, ces gémissements, ces cris, ces râles ? qui ne les a pas proferés, qui ne les a irrésistiblement extorqués ? Et que trouvez-vous de pire que la question appliquée par de soigneux tortionnaires ? Ces yeux de somnambule révoltés, ces membres dont les muscles jaillissent et se raidissent sous l'action d'une pile galvanique, l'ivresse, le délire, l'opium, dans leurs plus furieux résultats ne vous en donneront pas d'aussi curieux exemples. Et le visage humain, qu'Ovide croyait façonné pour refléter les astres, le voilà qui ne porte plus qu'une expression de férocité folle ou qui se détend dans une espèce de mort. Car, certes je croirais faire un sacrilège, en appliquant le mot extase à cette sorte de décomposition. Moi je dis : la volupté cynique et suprême de l'amour git dans la certitude de faire le mal, et l'homme et la femme savent de naissance que dans le mal se trouve toute volupté ».

Est-ce là le langage d'un mystificateur ou d'un sadique ? Il n'y a aucun doute qu'il y ait l'un et l'autre à la fois.

* * *

« La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable. » Nulle condamnation ne pouvait tomber plus sévère de ses lèvres quand on connaît la prédilection du poète pour l'artificiel. Tout ce qui éloignait l'homme et surtout la femme de l'état de nature, lui paraissait une invention heureuse. Il aimait les toilettes d'une élégance bizarre, les fards, les parfums violents, retouches faites par l'art à la nature. Il en arrive, peut-être sous l'influence de l'opium, à avoir des

visions baroques, voisines de l'hallucination qui lui représentent des paysages faits uniquement de métal, de marbre, d'eau, d'où tout végétal était banni, où pas un brin d'herbe, pas une feuille, pas une fleur ne viennent déranger l'implacable symétrie des formes factices inventées par l'art. Ni ciel, ni soleil, pas un astre. Silence d'éternité. Par là s'exprimait son désir de nouveauté, son besoin de se procurer des joies qui fussent bien à lui.

* * *

« Un portrait peint par Emile Duroy nous montre, écrit Théodore Banville, Charles Baudelaire à vingt ans... le nez gracieux, ironique, dont les plans s'accusent bien et dont le bout un peu arrondi et projeté fait tout de suite penser à la célèbre phrase du poète : Mon âme voltige sur les parfums, comme l'âme des autres hommes voltige sur la musique. » Par ces dernières lignes, extraites d'un de ses poèmes en prose, qu'il a reproduites dans une de ses poésies,

« Comme d'autres esprits vogent sur la musique
Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum. »

Baudelaire a marqué la sensibilité extrême de son odorat.

Il n'aimait pas la Belgique où les arbres, disait-il, ont des fleurs qui n'ont pas d'odeur. Dans cette hyperosmie Lombrroso y a vu un signe de dégénérescence mentale. En maint endroit de son œuvre cette préoccupation de l'arôme reparait :

« Lecteur as-tu quelquefois respiré,
Avec ivresse et lente gourmandise
Ce grain d'encens qui remplit une église
Ou d'un sachet le musc invétéré
Charme profond, magique, dont nous grise
Dans le présent le passé restauré. »

Sa maîtresse, il se plaît à la sentir plutôt qu'il ne tient à la contempler

« Quand, les deux yeux fermés en un soir chaud d'automne
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone. »

et encore :

« O toison moutonnant jusque sur l'encolure
O boucles, o parfum chargé de nonchaloir
.
La langoureuse Asie et la brûlante Afrique
Tout un monde lointain, absent, presque défunt
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique. »

de même :

« Sur ta chair le parfum rode
Comme autour d'un encensoir. »

Ailleurs il s'enivre ardemment :

« des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron. »

Il lui suffit d'ouvrir

« un coffret venu de l'Orient
Dont la serrure grince et rechigne en criant,
Où dans une maison déserte quelque armoire
Pleine de l'âcre odeur des temps, poudreuse et noire »

pour que le « souvenir enivrant » se mette à « voltiger
dans l'air troublé », pour que mille pensers s'éveillent
« chrysalides funèbres » et prennent leur essor.

« Teintés d'azur, glacés de rose, lamés d'or »

pour que « Lazare odorant, déchirant son suaire » le vertige
le saisisse et le presse

« Vers un gouffre obscurci de miasmes humains. »

C'est par l'odeur qu'il évoque des paysages lointains
autrefois entrevus.

« Guidé par ton odeur vers des charmants climats
Je vois un port rempli de voiles et de mâts,
Pendant que le parfum des verts tamariniers
Qui circule dans l'air et m'enfle les narines
Se mêlent dans mon âme aux chants des mariniers. »

C'est également par l'odeur qu'il arrive à nous donner d'une manière si intense, si effrayante le sentiment de la mort, de la destruction :

« Ainsi quand je serai perdu dans la mémoire
Des hommes, dans le coin d'une sinistre armoire,
Quand on m'aura jeté, vieux flacon désolé,
Décrépit, poudreux, sale, abject, visqueux, fêlé,
Je serai ton cercueil, aimable pestilence !
Le démon de ta force et de ta virulence
Cher poison préparé par les anges ! liqueur
Qui me ronge, ô la vie et la mort de mon cœur ! »

Cette pestilence éveille en lui le sentiment ou plutôt la sensation de l'immortalité :

« Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés. »

A peine respire-t-il l'arome d'un parfum, qu'aussitôt des musiques retentissent à son oreille, des paysages se déroulent devant ses yeux, des images sans nombre s'imprègnent dans son cerveau. Certains parfums sont « frais comme des chairs d'enfant », « doux comme le hautbois, verts comme des prairies ». D'autres comme le musc, l'ambre, le benjoin, l'encens, corrompus riches et triomphants « chantent les transports de l'esprit et des sens », ils provoquent à la coquetterie, au luxe, aux festins et aux splendeurs. Pour résumer :

« Les parfums, les couleurs et les sons se répondent. »

Perversion cérébrale que cette confusion des sens, le

terme est peut-être un peu gros. Peut-être faut-il y voir le résultat, la marque de l'imprégnation d'un toxique dans l'organisme que cette sensibilité exagérée des sens. On sait que de Quincey, prononçant les mots de Consul Romanus, se représentait aussitôt, « arrivant, balayant tout devant lui, Paul-Emile ou Marius entouré d'une compagnie de centurions, faisant hisser la tunique rouge au bout d'une lance, et suivi de l'effrayant hourra des légions romaines. »

Comme lui, amoureux des parfums, les chats étaient aimés de Baudelaire. Il leur a adressé trois belles pièces de vers, et souvent il les fait errer à travers ses compositions comme accessoires caractéristiques. Un des plus gros griefs qu'il avait contre Jeanne Duval, c'est qu'elle chassait son chat de son appartement pour y introduire des chiens.

Cette zoolâtrie s'explique quand on connaît la nature de l'écrivain, et la cruauté raffinée du félin devait lui plaire. Ne s'enthousiasmait-il pas, rapporte Th. Gautier, devant le spectacle que lui donnait son chat Tibère, mettant deux heures pour tuer une petite souris. Ses cris, semblables à ceux d'un enfant qu'on égorge, qui accompagnent ses amours, devaient plaire au tempérament sadique du poète. Il n'aimait pas seulement ces jolis animaux pour leur fierté, leur discrétion, leur nature voluptueuse et délicate, les « nobles attitudes » qu'ils prennent en songeant ; ce qui le séduisait surtout, c'est le côté mystérieux de l'animal qui avec ses yeux phosphoriques et les étincelles jaillissant de son dos, hante sans peur les ténèbres.

Il croit voir sa femme en l'étreignant et, dans l'odeur de l'animal, il retrouve le parfum subtil et dangereux d'un corps bien connu. Peu à peu, d'égal de l'homme, le chat lui deviendra son supérieur, il saura ses pensées, devinera ses intentions et comme un génie interviendra dans tous ses actes.

« C'est l'esprit familier du lieu
Il juge, il préside, il inspire
Toutes choses dans son empire ».

et il sera prudent de le consulter

« Peut-être est-il fée, est-il Dieu »

Cessant de l'admirer, il l'adorera, sa voix « riche et profonde » endormira ses maux les plus cruels et « bientôt dans sa cervelle, ainsi qu'en son appartement, un beau chat doux, fort et parfumé se promènera comme un maître dans son empire, et ce chat, c'est la folie (S. Maire) ».

*
* *

Quel nom donner à cet état névropathique du poète. La tâche n'est pas aisée. Il est déjà bien difficile de porter un diagnostic formel sur un malade soumis à de nombreux examens, à plus forte raison, le problème présente-t-il plus de difficultés pour Baudelaire mort depuis plus de cinquante ans, et du caractère duquel nous ne connaissons en somme les particularités que par l'étude de son œuvre et de sa correspondance.

Lombroso l'a dépeint comme un dément, comme un fou mégalomane. Il voyait chez lui un orgueil et une ambition qui annonçait l'aliénation mentale dans laquelle il devait finir ses jours. « Seigneur, mon Dieu, écrivait le poète, accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise. »

A vrai dire, l'opinion de Lombroso nous paraît injuste et nous ne pouvons relever dans l'existence de Baudelaire, où, comme nous le verrons tout à l'heure dans ses derniers moments, aucun signe permettant d'affirmer la démence de l'écrivain.

Ce qu'il fût, à n'en pas douter, c'est un déséquilibré. Il représente bien le type de ces dégénérés supérieurs. Doué d'un talent qui fait de lui un des poètes les plus parfaits de notre temps, possédant les facultés d'imagination et d'expression qui permettent de classer ses œuvres parmi les plus belles de notre littérature, il se montra totalement

incapable durant toute sa vie de se conduire d'une façon raisonnable. Il dilapida la majeure partie de son patrimoine au point de se voir infliger un conseil judiciaire. Durant toute son existence les besoins d'argent l'assaillirent et il fut poussé, même, à une époque, à commettre des indécrotesses ainsi qu'il l'avoue dans une lettre écrite à sa mère. Nous avons relaté plus haut ce besoin de mystifier qui était en lui, ce désir de surprendre et de scandaliser par ses propos les gens qui l'entouraient, de se faire remarquer par des actes qui étonnent chez un homme de ce milieu et de cette éducation. Déséquilibré, il l'apparaît encore par cette pointe de sadisme qui perce à travers plusieurs de ses pages, et connaissant le caractère obsédant et impulsif de cette perversion, nous comprenons le goût de Baudelaire pour les sujets macabres, goût qu'il subissait plutôt qu'il ne s'y complaisait.

Malade il le fût, et vivait en contagion avec d'autres malades comme Gérard de Nerval, Pétrus Borel, Aloyosus Bertrand, possédé par l'influence qu'exerçait sur lui son admiration pour Edgar Poe, sa névrose ne pouvait que s'exaspérer. « Enfant du siècle », fatigué de vivre avant d'avoir vécu, impuissant à s'adapter aux conditions de l'existence sociale et naturelle pour laquelle il n'avait que mépris, il rechercha les sensations étranges et exceptionnelles et nous savons qu'il alla jusqu'aux excitants. jusqu'au vin, au haschisch, à l'opium.

Ne fut-il qu'un simple déséquilibré ? Il semble bien qu'il y a en lui autre chose. Le docteur Gellineau le classa dans une étude parmi les neurasthéniques. Baudelaire, de par son hérédité, était prédisposé à toutes les tares mentales ; la disproportion d'âge qu'il y avait entre ses parents n'a sans doute pas l'importance que certains pourraient incriminer, mais ce qui est plus grave c'est le caractère même de sa mère qui « était fantastique », écrit-il. Sans parler des troubles physiques qu'il ressentit et sur lesquels nous reviendrons : céphalée, insomnie, asthénie musculaire,

bien des symptômes chez Baudelaire se rattachent à la neurasthénie. En lisant la correspondance adressée à sa mère, ses journaux intimes, nous y trouvons ce besoin d'analyser ses sensations, particulier à ces malades. « Ce que je sens, c'est un immense découragement, une sensation d'isolement, une peur perpétuelle d'un malheur vague, une défiance complète de mes forces, une absence totale de désirs, une impossibilité de trouver un amusement quelconque. Je me demande sans cesse : à quoi bon ceci ? à quoi bon cela ? c'est là le véritable esprit de spleen ».

Ailleurs il parle « du contraste offensant, répugnant de mon honorabilité spirituelle avec cette vie précaire et misérable ». Cette détresse, il essaie doucement de combattre contre elle, et il se rend compte de l'inutilité de ses efforts, tant sa volonté est faible et impuissante à le secourir. « Il faut vouloir avec une volonté affaiblie — cercle vicieux. » La connaissance qu'il a de son état le rend irascible. « L'oisiveté absolue de ma vie apparente contrastant avec l'activité perpétuelle de mes idées me jettent dans des colères inouïes ». Le souvenir des pays lointains qu'il a visités l'obsède et à travers toute son œuvre on y trouve la marque de la trace qu'il y a laissée.

Certains détails nous forcent à nous demander s'il n'y eut pas chez Baudelaire une affection bien différente, s'il ne fut pas un mélancolique. En effet, si le neurasthénique est un égoïste, tout autre nous apparaît notre poète, se préoccupant sans cesse des gens qui l'entouraient, de ses parents, de ses amis, des indifférents même.

Dans plusieurs de ses lettres il nous paraît préoccupé de l'état de sa mère, il s'inquiète de sa santé, se reproche de lui causer du souci et enfin il craint de la « voir mourir avant que je t'ai rendue absolument heureuse, toi le seul être avec lequel je puisse vivre doucement, sans ruses, sans mensonge ».

Et ailleurs, à propos de Jeanne Duval, il écrit à son beau-père : « Vous m'avez maltraité, uniquement à cause

d'une pauvre femme que je n'aime depuis longtemps que par devoir... quand elle a montré quelques étincelles de bon vouloir et de dévouement, cela suffit pour qu'un homme désintéressé, un poète surtout, se croie obligé de la récompenser. »

A la mélancolie, pourraient encore se rapporter ces accès de découragement, d'abattement : « Si j'allais devenir infirme ou sentir mon cerveau dépérir avant d'avoir fait ce qu'il me semble que je dois et puis faire » et encore « Montrez-lui mon épouvantable exemple et comment le désordre d'esprit et de vie mène à un désespoir sombre et à un anéantissement complet ».

A la mélancolie on pourrait rapporter encore ces fréquentes idées de suicide, idées qu'il ne semble pas du reste avoir tenté jamais de mettre à exécution, ce goût de la mort et cette prédilection pour les idées funèbres que nous avons indiqués déjà, ce besoin de s'accuser, ce besoin de se rendre responsable des malheurs qui attristent sa mère, sa maîtresse, cette persistance de préoccupations douloureuses que l'on note à la lecture de sa correspondance avec sa mère.

Toutefois le mélancolique est si uniquement préoccupé de son état qu'il en néglige toutes ses occupations, qu'il délaisse tout travail ; ce n'est pas le cas de Baudelaire, qui, malgré son mal, n'abandonnait pas la plume et que nous voyons toujours intéressé par des projets littéraires, dont malheureusement la mort ne lui permit pas l'exécution. Aucune trace de délire non plus, et Baudelaire loin de fuir le monde, loin de s'isoler dans la solitude pour ne penser qu'à son mal, continuait à fréquenter ses amis et entretenait une correspondance importante. Ecartons donc la mélancolie chez cet homme qui ne fut jamais un danger pour les autres, et retenons seulement qu'il eut des idées mélancoliques qui ne l'empêchèrent pas cependant d'être un être sociable.

Comment alors appeler ce mal dont il souffrait ? La réponse

n'est pas facile. Dans la neurasthénie, le malade est persuadé que les maux qui l'affligent existent réellement, il refuse d'écouter ceux qui essaient de le convaincre de leur non existence. Dans la psychasthénie, la psychose obsédante, le malade au contraire se rend compte de l'absurdité, comme il le dit lui-même, des troubles qu'il éprouve, il essaie de lutter contre eux, mais ses efforts sont inutiles malgré toute sa volonté. Il semble bien que Baudelaire puisse être rangé dans cette deuxième catégorie. Il a connu son mal, a tenté de le combattre par les stupéfiants, par le travail, afin d'être comme il l'écrivait « un grand homme et un saint pour soi-même », mais sans succès puisque « vouloir avec une volonté affaiblie » selon ses propres expressions, vouait ces efforts à un échec. Nous pensons donc, pour notre part, que l'état de Baudelaire est un état psychasthénique auquel se surajoutent des idées mélancoliques, sans nous illusionner cependant sur la valeur d'un diagnostic, pour l'énoncé duquel trop de renseignements nous manquent.

CHAPITRE IV

La Maladie et la Mort de Baudelaire.

Après avoir rappelé l'existence du poète, ses vices, ses manies, il nous reste maintenant à étudier la fin de sa vie, sa maladie, sa mort. On sait que Baudelaire mourut à l'âge de quarante-six ans, hémiplegique et aphasique. Nous ne possédons aucun rapport des médecins qui l'ont successivement soigné. Il nous faut puiser les renseignements dans les divers symptômes qu'il présenta jusqu'à son dernier moment, dans sa correspondance, et dans les lettres ou souvenirs de ceux qui l'ont connu et approché.

Ses diverses missives nous indiquent les migraines fréquentes qui le tourmentaient, ses angoisses d'estomac, ses palpitations de cœur, ses troubles de l'intestin, ses accès de fièvre et ses vertiges. Le 15 janvier 1860, il écrivait à sa mère : « J'ai subi avant-hier une crise singulière. Je crois que j'ai eu quelque chose comme une congestion cérébrale. Des nausées et une faiblesse telle avec vertiges que je ne pouvais pas monter une marche de l'escalier, sans croire que j'allais m'évanouir. Au bout de quelques heures tout était fini. » C'était un avertissement du mal qui devait le terrasser. Dans le commencement de l'année 1862, il notait dans son journal intime : « J'ai cultivé mon hystérie avec jouissance et terreur ; maintenant j'ai toujours le vertige et aujourd'hui 23 janvier 1862, j'ai subi un singulier avertissement : j'ai senti passer sur moi le vent de l'aile de

l'imbécillité ». Les années qui suivent il se plaint que ses infirmités physiques et morales augmentent d'une façon alarmante. En février 1865, il écrit ceci à sa mère : « En janvier, et maintenant à jeun sans cause apparente, soudainement un peu de vague à la tête, de distraction et de stupeur, et puis douleur atroce à la tête, vertige. Même assis il faut que je tombe. Ensuite sueur froide, vomissements de bile ou d'écume blanche. Stupeur assez longue... Grande gaucherie, grande maladresse, grande faiblesse, le médecin a lâché le mot hystérie ; cela veut dire : je jette ma langue au chat. »

Il dût se décider à consulter un médecin, le docteur Oscar Max. Dans une lettre qu'il adresse à Sainte-Beuve, le 25 janvier 1865, il lui annonce que « depuis six semaines il est plongé dans la pharmacie, on lui a supprimé la bière et aussi « le thé et le café, c'est plus grave. . . . le vin. Diable, c'est cruel. Mais voici un animal encore plus dur, qui dit qu'il ne faut ni lire, ni étudier. Drôle de médecine que celle qui supprime la fonction principale. »

Les vertiges le reprennent avec des vomissements, il faut qu'il se tienne sur le dos car, même accroupi par terre, il tombe, la tête emportant le corps. Et il n'a pas le sou pour acheter de l'eau de Vichy, et pour faire exécuter les ordonnances du médecin (éther, valériane, oxyde de zinc et assafoetida, eau de Püllna). « Avec ça les idées noires, il me vient quelquefois à l'esprit que je ne verrai plus ma mère. » A la suite d'un mieux apparent, le docteur interrompt ses visites, il a conseillé au malade des douches. Le 6 février 1866, Baudelaire se plaint d'une très grande difficulté à écrire.

A la fin de mars 1866, éclate le premier symptôme grave. A Namur, visitant l'église Saint-Loup, pris d'un étourdissement, il s'abat sur le pavé de la nef. Relevé par ses amis, son éditeur Poulet-Malassis et l'aquafortiste Rops, il tente de leur faire croire que le pied lui a glissé. On le ramène en hâte à Bruxelles et dans le wagon où il était monté il

demande qu'on ouvre la portière ; or celle-ci était ouverte ; il avait dit le contraire de ce qu'il voulait dire. Il entre à l'Institut Saint-Jean et Sainte-Elisabeth tenu par les sœurs hospitalières, avec le diagnostic : apoplexie.

Deux jours après son entrée, Malassis écrivait à un de ses amis : « Il baisse à vue d'œil et est atteint d'agraphie, il a perdu la mémoire des mouvements nécessaires à l'écriture et éprouve toutes les difficultés à ne pas tracer son nom de travers. » Le 9 avril, au secrétaire de Sainte-Beuve il écrivait : « Il y a vendredi huit jours que la paralysie du côté droit s'est déclarée. Hier, il ne pouvait plus parler du tout. Baudelaire rétabli physiquement ne serait plus, de l'avis des médecins, qu'un homme réduit à l'existence animale, à moins d'un prodige, disaient-ils, et depuis lors ils ne parlent plus de prodige. »

Les journaux de Paris commençaient à parler de la maladie de Baudelaire : « Les symptômes de cette maladie, écrit un chroniqueur du *Figaro*, le 22 avril 1866, étaient si bizarres que les médecins hésitent à lui donner un nom et Baudelaire, malgré ses douleurs, éprouve une certaine satisfaction à être atteint d'un mal extraordinaire et qui échappe à l'analyse : c'est encore une originalité ».

Le 7 avril, les docteurs Lequine et Max constatent de l'aphasie motrice. Il ne peut plus formuler une phrase malgré tous ses efforts. Tantôt il feint le sommeil, tantôt il entre dans des colères terribles, effrayant et scandalisant les sœurs qui le veillent, il ne peut que hurler ces seuls mots : « Pas-Pas. Sacré nom. » Puis la cécité verbale vient le frapper, il ne parvient plus à saisir la signification des caractères. Sa mère, appelée, accourt à Bruxelles, et il quitte, le 17 avril, cet asile et, après deux mois et demi passés à l'hôtel du Grand Miroir, il partait pour Paris le 2 juillet et rentrait peu après dans la maison de santé du docteur Duval, 1, rue du Dôme.

Les premiers temps, il paraissait aller mieux, son médecin le trouvait même en voie de guérison, il parvenait à pro-

noncer : « Bonjour Monsieur », « La lune est belle », puis il retomba dans sa stupeur, agissant comme un quasi-muet qui ne pourrait articuler qu'un son et qui tâcherait de se faire comprendre au moyen de variétés d'intonation. La veille de sa mort cependant, en contemplant la nature et le soleil qui l'éclairait, ses yeux s'ouvrirent démesurement et sa main levée vers le ciel, il put prononcer ces mots : « Beau, Dieu ». Puis il retomba dans sa somnolence accoutumée et le lendemain il n'était plus.

Quel est donc le diagnostic de cette maladie que les médecins qui traitèrent le poète ne sont point, semble-t-il, parvenus à définir ?

On a parlé de tabès, mais on n'en relève aucun signe ; de méningite, mais les vomissements sont facilement explicables par des troubles gastriques ou hépatiques causés par l'intempérance de Baudelaire ou par son opiomanie. On a parlé de paralysie générale, de ramollissement cérébral.

Tout d'abord, Baudelaire eut-il la syphilis ? M^r Buisson écrit dans ses notes : « Chaste, il l'eut été sans le voyage d'outre-mer, la femme juive, la femme javanaise et le dérèglement d'une vie jetée par un accident capital et douloureux ». Deux lettres de Baudelaire à son éditeur, nous apprennent ceci : « Prenez garde à votre... j'ai eu des accidents variés plusieurs années après mon apparente guérison. Puisque vous ferez votre prison à l'hôpital, vous devriez en profiter pour vous soigner » et le 16 février 1860 : « La... vous ne sauriez croire à quel point vous vous faites illusion. C'est presque de la fatuité. La... est faite pour tout le monde et vous n'en êtes pas indépendant. Vous m'avez parlé d'aphtes, de constriction douloureuse à la gorge, au point de ne pas manger sans douleur, de lassitudes étonnantes, de manque d'appétit ; oui ou non, est-ce tout cela des symptômes connus ? Si vous n'avez pas eu des faiblesses, des manques de souplesse dans les jarrets et dans les coudes, avec des tumeurs même, dans les attaches

du cou, près de la tête, qu'est-ce que cela prouve, si ce n'est que le traitement salulaire (salsepareille, iodure de potassium) a peut-être prévu ces accidents. La blessure intérieure n'était pas....., dites-vous ? La preuve ? Quant à l'ulcération extérieure, je l'ai vue, et vous savez ce que je vous ai dit tout de suite. D'une manière générale rappelez-vous que tout traitement anti... est excellent et rajeunissant de sa nature, et qu'il n'y a pas de traitement... sans mercure... »

Après les journées de 1848, il écrivait : « Nous avons tous l'esprit républicain dans les veines, comme la vérole dans les os, nous sommes démocratisés et syphilités. » Sur une couverture de revue il griffonnait ces deux mots : « Jeanne, ma mère » et vis-à-vis il mettait le nom de Ricord, souligné à gros traits : n'était-ce pas comme une hantise du mal qui le minait. Il se pourrait, comme certains le pensent, que son voyage aux Indes fut décidé par son beau-père, pour le punir d'avoir contracté cette maladie. Ce serait, ajoute-t-on, Sarah Louchette, qui lui aurait fait ce triste présent, Sarah Louchette dont « tous les beaux cheveux noirs ont fui la blanche nuque ». Dans la pièce écrite pour la Présidente, le poète ne parle-t-il pas de « son venin » ; faut-il voir là une allusion à sa maladie ?

Une lettre écrite à sa mère nous procure des renseignements plus certains : « Il est inutile d'avoir de la pudeur avec toi. Tu sais, écrit-il le 6 mai 1861, qu'étant très jeune, j'ai eu une mauvaise maladie, que plus tard j'ai cru totalement guérie. A Dijon, après 1848, elle a fait une nouvelle explosion. Elle a été de nouveau palliée. Maintenant elle revient et elle prend une nouvelle forme, des taches sur la peau et une lassitude extraordinaire dans toutes les articulations. Tu peux me croire, je m'y connais. Peut-être dans la tristesse où je suis plongé, ma terreur grossit-elle le mal. Mais il me faut un régime sévère et ce n'est pas dans la vie que je mène que je pourrai m'y livrer », et plus loin : « trois mois d'iodure de potassium,

des bains de Barèges et des bains de vapeur, purifient un homme ».

Il semble bien que nous tenons là le « *confitentem reum* ». Les médecins, au moment où la paralysie se déclara, ne soupçonnèrent point la syphilis chez leur malade, mais combien de syphilis restent méconnues ?

Peut-on attribuer à la syphilis le premier rôle dans l'évolution de la maladie qui mit fin aux jours de Baudelaire ? Nous trouvons bien évidemment chez notre auteur une céphalée violente, des étourdissements, des vertiges qui peuvent faire songer à une syphilis cérébrale ; cependant l'hémiplégie dans ce cas est le plus souvent progressive, elle met plusieurs jours à s'étendre, elle est souvent incomplète. Ce n'est pas ce qui s'est produit pour Baudelaire, terrassé brutalement à Namur.

Nous avons indiqué plus haut qu'un médecin qui avait soigné le poète avait prononcé le mot d'hystérie, mais la marche de la maladie, telle que nous l'avons rapporté, indique que nous avons bien affaire à une hémiplégie organique.

La céphalée violente que ressentait Baudelaire, accompagnée de vomissements, de vertiges, de dépression, peut nous faire penser à une tumeur cérébrale. Mais bien des renseignements qu'aurait donné un examen complet nous manquent et nous empêchent de conclure de façon définitive dans ce sens.

L'ictus qui frappa Baudelaire est-il dû à une hémorragie cérébrale ou à un ramollissement ? Il semble bien que c'est là qu'il faille chercher la véritable cause de l'affection qui met fin à ses jours. Cette fois encore trop de renseignements nous font défaut qui nous permettraient de faire le diagnostic certain. Cependant la localisation de l'hémiplégie à droite, l'aphasie consécutive paraissent devoir faire pencher la balance du côté du ramollissement. C'est en fin de compte à cette dernière hypothèse que nous nous rattacherons.

CONCLUSIONS

Que conclure de cette étude ?

1^o Nous avons indiqué les raisons pour lesquelles Baudelaire nous paraît être un toxicomane, raisons confirmées par la lecture de ses écrits et le témoignage de ses amis.

2^o L'état névropathique de Baudelaire est la cause et non la conséquence de sa toxicomanie. Outre le déséquilibre qu'indiquent ses goûts, ses manies, ses travers, il faut voir en lui, nous semble-t-il, avec ses accès de découragement, sa détresse morale, son état de spleen, ses obsessions dont il a conscience et qu'il essaie de combattre, un psychasthénique auquel se joignent des idées mélancoliques, caractérisées par son goût des choses funèbres, son besoin de voir en lui la source des ennuis qu'éprouvent sa famille et ses amis, et qui n'ont pas cependant le caractère de la mélancolie vraie que rien dans la vie de Baudelaire nous permet de retrouver.

3^o Sa mort nous paraît devoir être mise sur le compte d'un ramollissement cérébral.

Vu, bon à imprimer :

Vu :

Le Président,

Le Doyen,

R. CRUCHET.

D^r C. SIGALAS.

Vu et permis d'imprimer :

Bordeaux, le 5 mai 1922.

Le Recteur de l'Académie,

Pour le Recteur :

Le Vice-Président du Conseil de l'Université,

E. FALLOT.

BIBLIOGRAPHIE

- BAUDELAIRE (Charles). — OEuvres complètes (Calman-Lévy).
— OEuvres posthumes. *Mercure de France*.
— Lettres inédites. *Mercure de France*.
— Lettres à sa mère. *Revue de Paris*, 1917.
- ASSELINEAU. — Ch. Baudelaire, sa vie, son œuvre. 1869.
- BOURGET (P.). — Essais de psychologie contemporaine.
- BRUNETIÈRE. — *Revue des Deux Mondes*, 1887 et 1892.
- CABANÈS. — *Chronique Médicale*, 1902.
— *Revue des Alcaloïdes*, 1914.
- CARRÈRE. — Les mauvais maîtres.
- DUPOUY. — Les opiomanes.
- FIZELIÈRE (A. DE LA) et DECAUX (G.). — Charles Baudelaire.
- FRANCE (A.). — Vie littéraire.
- GAUTIER (F.). — *Mercure de France*, 1903.
- JALOUX (E.). — *Revue hebdomaire*, 1921.
- KUNEL (M.). — Baudelaire en Belgique.
- LEMAITRE. — Les contemporains.
- LOMBROSO. — Le génie.
- MAIRE (G.). — *Mercure de France*, 1910.
- RÉGIS. — Précis de psychiatrie.
- RÉMOND et VOIVENEL. — Le génie littéraire, 1912.
- REYNOLD (G. DE). — Ch. Baudelaire.
- SCHERER. — Etudes sur la littérature française.
- SÉCHÉ (B.) et BERTAUT (J.). — Ch. Baudelaire.

